



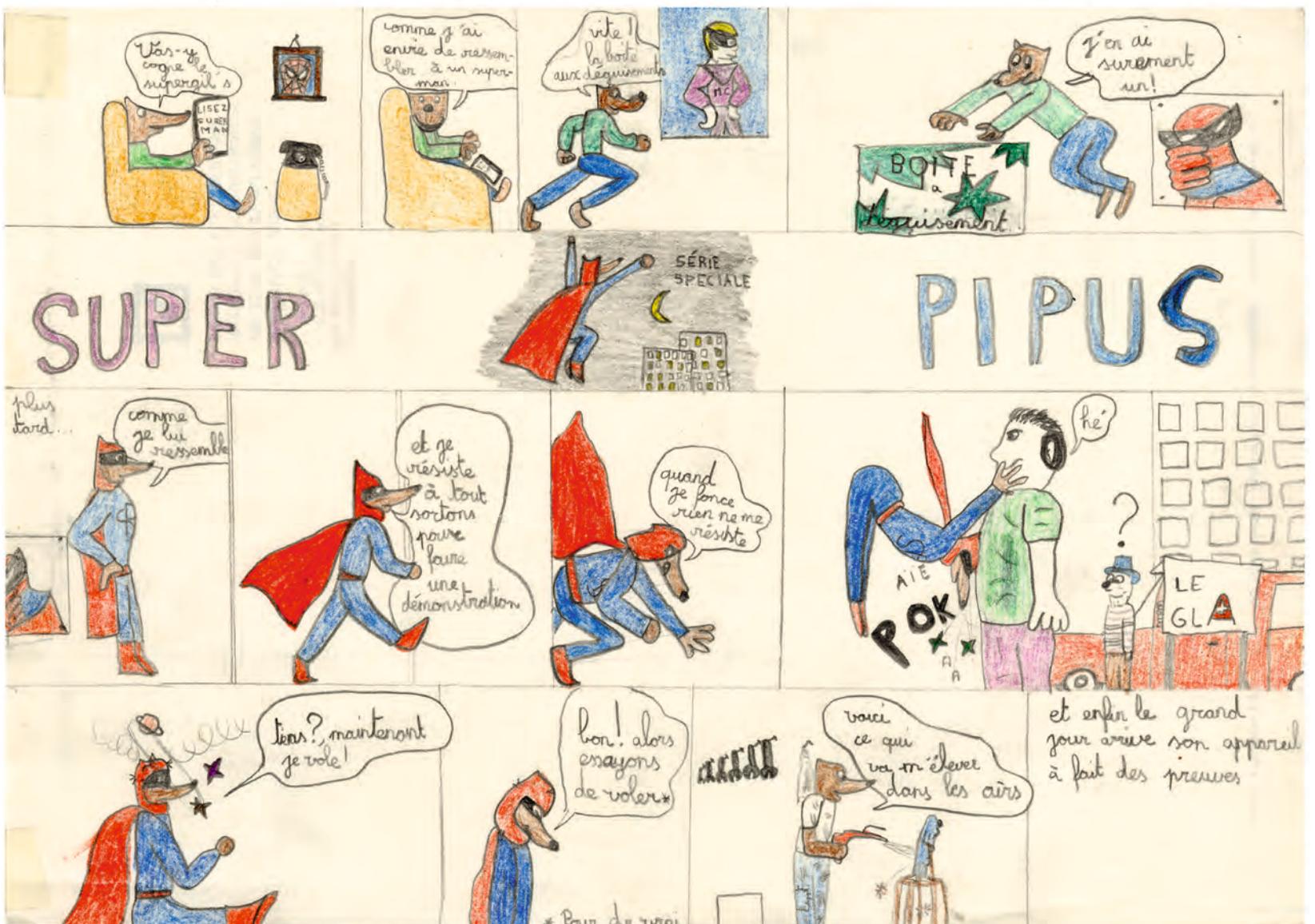
que le monde qui m'entourait était extrêmement dangereux, même si je me sentais en sécurité avec mon père. Sauf que quand il n'était plus là, je me sentais très vulnérable et fragile. J'ai donc investi ce terrain de l'imaginaire. Imaginer plein d'histoires est un peu comme un moteur qu'on met en marche et qui tourne de plus en plus vite. Et le dommage collatéral de cette activité, c'est que l'on finit par s'ennuyer énormément à l'école. Je suis un peu passé à côté des matières scolaires traditionnelles, même si j'étais docile et que je faisais ce que l'on me disait de faire.

**Ces histoires agissaient donc comme une purgation de votre angoisse. C'est assez étonnant quand on voit les scénarios de vos œuvres adultes, qui montrent un monde en proie à l'apocalypse, un futur assez sombre, des crises existentielles...**

Oui, mais les histoires humoristiques que je racontais enfant, et que j'ai poursuivies d'une certaine façon dans *Titeuf*, portaient sur des sujets anxiogènes. Je voulais transformer mon inquiétude sur le monde en quelque chose de drôle. Mais avec l'adolescence, cela a évolué et j'ai commencé à écrire des histoires qui n'étaient pas humoristiques.

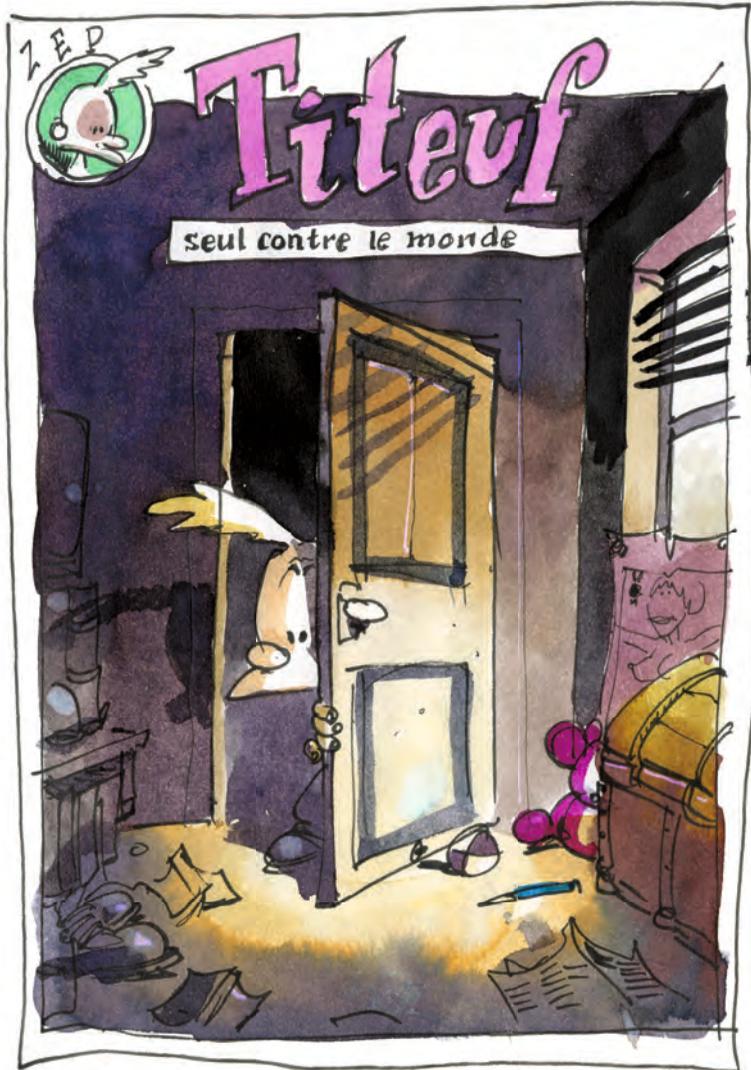
**Avant d'arriver à votre adolescence, qu'est-ce qui a nourri votre imaginaire d'enfant, outre ce monde inquiétant ? Quelles sont les œuvres qui vous ont accompagné ?**

Je me nourrissais exclusivement de bandes dessinées. Je crois que j'ai lu mon premier roman vers 18 ans ! J'ai traversé toute ma scolarité sans même lire les œuvres au programme à l'école. Je me contentais de la quatrième de couverture, et je me débrouillais. Me lancer dans un roman me semblait long et rébarbatif par rapport à une bande dessinée. Cela a évidemment changé par la suite. Mes parents ne faisaient guère de recommandations de lecture. En revanche, il y avait des bandes dessinées chez moi ou chez ma tante, que mes parents ne m'ont jamais empêché de lire. Bon, la bande dessinée n'avait pas très bonne presse, à part peut-être *Astérix*, grâce au langage très bien tenu de Goscinny et à ses niveaux de lecture pluriels... Mes parents ont quand même été convoqués deux ou trois fois quand j'étais en primaire car mes professeurs s'inquiétaient que je ne lise que des bandes dessinées. Mais des bandes dessinées, à 8 ans, j'en avais lu plusieurs dizaines, alors que mes camarades s'étaient contentés, en général, de deux ou trois livres de la Bibliothèque rose !



« Le premier *Titeuf* est finalement un exemple de digestion plutôt réussie, avec du *Achille Talon*, du *Franquin*, du *Gotlib*, un peu de bande dessinée américaine, de *Krazy Kat*...

Cosey fait très justement l'analogie entre le trait et la voix. J'avais mué, je n'étais plus ventriloque. C'était ma voix, et j'allais pouvoir la travailler. »



*Titeuf seul contre le monde*,  
projet de couverture, 1992

#### L'heure de *Titeuf* était arrivée...

Un jour, je me trouvais à ma fenêtre, avec sous les yeux une cour d'école. J'ai commencé à noter des souvenirs qui me revenaient en mémoire, et à dessiner cette école, mes amis d'enfance, les barres d'immeubles où j'ai grandi. Pour le personnage central, j'ai remis la main sur le dessin d'un énième projet refusé, sur lequel se trouvait un trio de musiciens. Parmi eux, il y avait un petit bonhomme de 8 ans, avec une mèche sur le crâne et une tête d'œuf. Et dans un état quasi hypnotique, j'ai dû faire dix pages, d'un seul trait. D'abord, je me suis promis de ne faire cette histoire que pour moi. Le ton y était très libre, sans volonté de plaire. Puis je l'ai fait lire à des amis qui passaient. Je sentais plus de réactions que d'habitude. Ces pages n'étaient pas grandioses, mais elles étaient justes, tout simplement. J'avais désormais les moyens graphiques et narratifs de raconter ce que je voulais.

#### Une légende tenace dit que *Titeuf* était à l'origine destiné aux adultes et pas aux enfants.

Ce n'est pas tout à fait exact. En fait j'avais surtout conçu *Titeuf* comme un journal destiné à moi seul. Quand les planches sont parues dans *Sauve qui peut*, les retours ont été très positifs. C'est là que je me suis dit que je devais peut-être retenter ma chance, alors même que ces histoires concentraient tout ce que l'on me reprochait : de l'humour, du gag en une planche, des personnages de franco-belge, du noir et blanc... En même temps, c'était une vision qui n'était pas forcément très optimiste de la société, donc cela tranchait avec la bande dessinée jeunesse de l'époque. J'ai envoyé ma bande dessinée partout et, de nouveau, ce fut un refus général. C'est Jean-Claude Camano qui est tombé sur un exemplaire du fanzine et qui m'a appelé. J'ai cru à une plaisanterie quand il m'a dit que cela pourrait intéresser Glénat, qui était à l'opposé, me semblait-il, de mon univers. Là, c'est moi qui me trompais...



Gastlosen,  
Fribourg  
le 2<sup>e</sup> octobre 1921

Koyasan, le 19/7





Miyajima / le 14 juillet 2017

Julien h h  
17 avril 2013



Une histoire d'hommes,  
projets de couverture, 2013



### C'est l'âge d'homme ?

C'est la question que je me suis posée à ce moment-là : « Qu'est-ce que je suis, aujourd'hui ? Un homme ? Un ado attardé ? Un père de famille ? Un dessinateur ? » Ivan, mon personnage, ce n'est pas moi. Il n'a pas d'enfant, n'a pas construit grand chose. Le déclic viendra d'une femme qui lui dit de partir et de revenir quand il se sera passé quelque chose dans sa vie. C'est la découverte de sa paternité qui le fait passer dans le monde adulte. Cela m'intéressait de raconter ça, on peut l'appeler l'âge d'homme, oui. Comment on débarque là-dedans, d'un coup. Comment cela peut vous tomber dessus. La question du lien entre les individus m'intéressait aussi. Je suis dessinateur, c'est un métier monacal. Or, la vie d'un groupe, que j'ai connue aussi, comporte son lot de cassures, de non-dits.





Automatic  
Songs  
Something  
between  
le 24 mai  
2022